

L'apparition de l'écrit chez les Oudmourtes

Eva Toulouze

▶ **To cite this version:**

Eva Toulouze. L'apparition de l'écrit chez les Oudmourtes : 2e partie. Études finno-ougriennes, 2010, 42, pp.63-86. hal-01276744

HAL Id: hal-01276744
https://inalco.hal.science/hal-01276744

Submitted on 19 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Études finno-ougriennes, vol. 42

Eva TOULOUZE

L'APPARITION DE L'ÉCRIT CHEZ LES OUDMOURTES
2e partie

Cet article se concentre sur les premières apparitions de l'oudmourte écrit, depuis les listes de mots établies par les explorateurs jusqu'aux publications des missionnaires. Mots isolés d'abord, puis grammaires et dictionnaires, poèmes apologétiques, traductions de textes bibliques et édifiants, manuels scolaires : toutes ces formes ont peu ou prou contribué à l'émergence d'une langue littéraire qui, dès la fin du XIXe siècle, était prête à servir d'outil pour une expression littéraire originale. La première partie de cet article a été publiée dans le numéro 41. Cette deuxième partie étudie les traductions et les textes de folklore.

6. LES TRADUCTIONS

Dans cette période, les traductions en oudmourte relèvent essentiellement du domaine religieux : elles font partie intégrante de l'œuvre missionnaire, complétant la mission dévolue à l'école dans la formation de nouveaux chrétiens. Une partie des traductions a pour fonction d'ailleurs d'y servir de livre de lecture. Mais leur usage est certainement plus large et s'adresse à un public non seulement d'élèves, mais aussi d'anciens élèves, donc de personnes déjà alphabétisées et habituées à ce type de lecture.

Nous pouvons identifier deux étapes dans la politique de traductions en oudmourte : une première, allant du début du XIXe siècle jusqu'au moment de l'édition, en 1847 et 1849, des premiers textes religieux en oudmourte, et une deuxième étape à partir des années 1860, caractérisée par l'activité inlassable de ce promoteur des textes en langues autochtones qu'est Nikolaj Il'minskij (cf. entre autres Toulouze 2004).

a) Les premières entreprises

La question des traductions est posée très tôt dans le XIX^e^ siècle : au début du siècle, des groupes de Tatars convertis amorcent un mouvement d'apostasie qui amène les autorités à prendre des dispositions pour conforter les néophytes dans la nouvelle foi. Parmi ces mesures, il y a l'intervention des missionnaires en tatar, l'enseignement dans cette langue et la traduction de textes et de prières (Luppov 1905, p. 389). En 1803, un oukase du Saint Synode (le 22 janvier 1803) est envoyé à onze diocèses comprenant des populations allogènes :

> « Dans les régions converties à la foi orthodoxe de rite gréco-russe, telles que celles des Caréliens, Tchérémisses, Mordves, Votiaks, Tatars et autres, dont les enfants ne comprennent pas le russe, apprendre aux serviteurs du culte dans les écoles et dans les églises à opérer avec leur langue naturelle jusqu'à ce que leurs ouailles, des plus jeunes aux plus âgées, aient appris à comprendre le russe à la perfection ; pour cet enseignement il faudra utiliser les livres donnés à l'édition par le Saint Synode en russe avec leurs traductions dans les langues données : il s'agit de prières d'église, du credo, des dix commandements et de la catéchèse » (Prokop'ev 1905, p. 172).

L'idée est reprise par l'évêque de Kazan, Ambrosij Protasov, qui ne trouve cependant pas beaucoup de soutiens (Znamenskij 1896, p. 368). Seuls deux sur les quatre diocèses comprenant des Oudmourtes agissent dans le sens de l'oukase de 1803 : dans le diocèse d'Orenburg nous trouvons des traductions du Notre Père, de l'Ave Maria, du Credo et d'un Catéchisme abrégé[1]. Dans le diocèse de Glazov, la tâche de traduire le Catéchisme, le Credo, les Dix commandements, le psaume 50 et treize prières a été confiée à quatre

[1] En russe : Сокащенный Катехезис для священно- и церковно-служителей, как для всегдашнего их знания, так особливо для изучения при вступлении их в церковные должности (« Catéchisme abrégé pour les serviteurs du culte, aussi bien pour leur instruction personnelle que pour la préparation à la carrière ecclésiastique »), 1800.

prêtres. Les textes présentés au consistoire comportent les traductions prévues, sauf celle du psaume 50, de deux prières et de 14 questions du catéchisme, mais deux prières supplémentaires ont été ajoutées à la liste. Après examen, le consistoire trouve les traductions défectueuses et les fait rectifier. Elles sont envoyées au Saint Synode le 28 septembre 1803. Mais lorsque celui-ci prendra les décisions concrètes de publication, celles-ci ne mentionnent aucun texte en oudmourte et lesdites traductions resteront dans les archives du Saint Synode jusqu'à ce qu'Il'minskij les publie à titre de curiosité pour la communauté scientifique en 1885[2] (Luppov 1905, p. 389-390).

Peu d'effets ont donc suivi cette décision. L'une des raisons est sans doute l'activité, certes zélée mais de courte durée, de la Société biblique, qui, avec la création d'un comité à Vjatka en 1818, n'a pas tardé à poser la question des traductions en oudmourte[3] (Luppov, 1905a, p. 604). C'est ainsi qu'un certain nombre de prêtres de la région sont amenés à travailler aux traductions dans cette langue : ce même Zahar Krotov, prêtre du village d'Elov, dont il a déjà été mention précédemment[4] à propos des grammaires et des dictionnaires,

[2] En russe : Н.И. Ильминский (Il'minskij, N.I.) – *Опыты переложения христианских вероучительных книг на татарский и другие инородческие языки в начале текущего столетия* (« Les expériences de traduction des ouvrages didactiques chrétiens en tatar et dans d'autres langues allogènes au début de ce siècle »), Казань 1885. Il'minskij a fait de longues recherches sur les traductions antérieures à son œuvre. En 1883, il s'adresse au Procureur Suprême du Saint Synode, Konstantin Pobedonoscev, pour lui demander pas moins que l'ensemble des archives de la Société Biblique concernant les traductions en langues allogènes (Il'minskij 1898, p. 16-17, 22).

[3] Notons cependant que la question de la traduction des textes saints est de manière générale une question d'actualité : est à l'ordre du jour également la traduction des Écritures en russe, question qui a commencé à se poser sous le règne d'Alexandre I et a été prise en charge par la Société Biblique. En fait il faudra attendre la deuxième moitié du XIXe siècle pour que la population russe dispose de textes dans sa langue, ce qui révèle que le problème de la traduction en langues vernaculaires était un problème général et ne concernait pas seulement les peuples autochtones (Znamenskij 1896, p. 430-434).

[4] Voir n°41.

s'attache à traduire des prières et le Credo (1802), avant d'entreprendre, en 1819, la traduction des évangiles de Matthieu et de Marc (Kirillova 1995, p. V). Il est fort probable que la grammaire reflète des éléments de son expérience de traducteur.

Avec Krotov, d'autres prêtres et laïcs avaient été chargés d'entreprendre des traductions de textes religieux. Leur première tâche était de traduire les évangiles. On sait que la publication de leurs traductions, après vérification par des ecclésiastiques connaissant l'oudmourte, est autorisée en 1823 : le Comité a aussitôt édité 2.500 feuilles volantes appelant à souscrire pour l'impression de ces textes, prévue à 2000 exemplaires. On sait également que, d'après l'organe de la Société biblique, les premières pages envoyées dans les paroisses ont suscité la grande joie, presque incrédule, des paroissiens oudmourtes (Luppov 1905a, p. 605). Je reprends volontiers des données livrées par Luppov dans un article entièrement consacré à ce sujet, car elles semblent avoir été ignorées dans les études des chercheurs oudmourtes sur la question, alors même que cet historien de grande envergure a lui-même rassemblé et systématisé des données éparses. Il souligne par exemple que l'évangile de Matthieu avait été traduit dans le dialecte de Sarapul ou de Sarapul-Malmyž, considéré comme le plus pur, alors que celui de Marc l'avait été dans le dialecte de Glazov. C'est du coup dans la région de Malmyž que les réactions avaient été les plus enthousiastes... Les évangiles de Jean et de Luc ont été traduits un peu plus tard et ils ont été soumis en 1824 à l'autorisation du Comité de la Société Biblique de Saint Pétersbourg (Luppov 1905a, p. 606). Leurs auteurs sont connus[5].

Il est intéressant de noter que cette entreprise n'a pourtant pas toujours suscité dans les milieux officiels une approbation unanime : les activités de la Société biblique ne plaisaient pas à tout le monde, ce qui explique que ses traductions, malgré tout ce travail préparatoire,

[5] Toujours d'après la même source, l'évangile de saint Luc a été traduit par Ioann Anisimov (de Ljuzgov) et Stefan Krasnoperov (d'Alnaši) – donc par des ecclésiastiques travaillant dans le sud de la région. La traduction de l'évangile selon saint Jean est due à Pavel Tropin (Debess) et Stefan Anisimov (Balezino) – donc du Nord. Les réviseurs ont été At. Škljaev du village d'Ukan et un marchand oudmourte de Glazov, Ivan Volkov.

n'ont finalement jamais vu le jour. En 1824, le métropolite Serafim émet un décret limitant la diffusion des œuvres publiées par la Société et met un point final à certains projets, comme la publication des évangiles en persan ; d'autres projets en cours sont autorisés, mais sans rééditions (Luppov 1905a, p. 606). Bientôt d'ailleurs la Société sera elle-même interdite, et la question des évangiles en oudmourte reportée à une date ultérieure.

Ce seront les autorités elles-mêmes qui remettront la question sur le tapis en 1828, pour répondre à un mouvement de reflux du christianisme chez les « allogènes » convertis. Le 24 décembre, le Saint Synode propose à l'archevêque de Kazan ainsi qu'à l'évêque de Tobol'sk de réétudier la question de la formation des missionnaires. Le projet établi par l'archevêque Filaret (en collaboration avec l'évêque Kirill de Vjatka) mettait l'accent sur les langues vernaculaires comme outil permettant de garder les néophytes dans le sein de l'Eglise ; il prévoyait la traduction dans diverses langues, dont l'oudmourte, d'un Bref Catéchisme[6] édité en 1827 par le Saint Synode, et la lecture lors des services religieux des évangiles et des livres des apôtres dans la langue locale. Comme dans le diocèse de Kazan personne ne maîtrisait l'oudmourte, la traduction a été confiée à Stepan Anisimov, de la région de Vjatka. Après vérification de la traduction sur place, celle-ci sera remise au Saint Synode en novembre 1830. La décision de celui-ci de l'envoyer pour relecture à Kazan traînera et ne sera appliquée qu'en octobre 1834 (Luppov 1905a, p. 608). Mais comme personne à Kazan ne maîtrisait suffisamment l'oudmourte, le manuscrit sera renvoyé à Saint-Pétersbourg, et de là, en 1839, il sera adressé à l'évêque de Vjatka, auquel il est demandé de tester le texte dans les paroisses oudmourtes. Les péripéties de ce texte ne s'arrêtent pas là : chargé de le revoir, Grigorij Rešetnikov, au lieu de corriger le texte, le retraduit en dialecte de Sarapul. L'appréciation portée à Vjatka sur les deux textes, qui étaient fort différents, a été positive pour les deux, et comme le test dans les paroisses a donné des résultats satisfaisants, il a été décidé, en 1843, d'imprimer les deux versions à 1300 exemplaires chacune. En 1844, le texte est envoyé à

[6] En russe : Начатки христианского учения (« Les rudiments de la doctrine chrétienne »).

Kazan – où il devait être imprimé – pour une dernière relecture. Mais faute de personnes connaissant l'oudmourte, il est à nouveau renvoyé à Saint-Pétersbourg (Luppov 1905a, p. 614-616). Finalement, l'arrivée à Kazan d'un correcteur pour la relecture des évangiles débloque la situation et en 1846 l'ordre d'impression est lancé. Celle-ci ne commencera pourtant qu'en mars 1847 : le correcteur se plaindra officiellement de la lenteur des travaux, qui ne s'achèveront qu'en septembre 1849 (Luppov 1905a, p. 617-618).

Entre-temps, l'intérêt pour l'œuvre de traduction avait grandi : le prêtre de Balezino, Petr Rednikov, est chargé d'adapter le manuscrit du catéchisme au dialecte de Glazov et de traduire des prières dans ce dialecte. Nous ignorons tout des effets de cette décision. En 1838, la question de la traduction des évangiles émerge à nouveau et l'archiprêtre Néophyte propose des traductions des évangiles de Matthieu et de Marc qu'il avait terminées à l'époque de la Société Biblique. Ces traductions ont été adressées à Petr Rednikov qui, constatant que l'évangile de Matthieu était traduit dans le dialecte de Sarapul, retraduit celui-ci en dialecte de Glazov et envoie la version originale au prêtre de Sarapul. Conformément aux instructions, les prêtres devaient tester les traductions sur leurs paroissiens. Tout ce travail a pris plusieurs années, et ce n'est qu'en 1844 que les trois textes seront envoyés à l'impression : l'évangile de Matthieu en dialecte de Sarapul (700 exemplaires) et les deux évangiles en dialecte de Glazov (500 exemplaires). Leur histoire ne s'arrête pas là : les observations d'un premier relecteur, puis le passage du texte à un deuxième correcteur prendront encore quelques années, jusqu'à ce que ces textes soient enfin publiés en 1847 (Luppov 1905a, p. 611-613).

En 1849, les Evangiles et le Catéchismes seront répartis entre les églises, celles-ci devant payer les exemplaires reçus et en garder quelques-uns pour la vente afin de compenser les frais d'achat. Cet espoir était cependant illusoire, car le potentiel d'achat et la motivation de la population oudmourte, presque totalement analphabète, étaient pratiquement nuls. C'est pourquoi bien des églises ont commandé un nombre d'exemplaires inférieur à celui qui était prévu au départ (Luppov 1905a, p. 618-619).

J'ai longuement retracé l'histoire des premières traductions publiées en langue oudmourte, car d'une part elle est peu connue (je n'en ai trouvé mention nulle part) et d'autre part elle éclaire bien les

traits caractéristiques de la première période de cette activité dans toute la Russie et pas seulement dans le cas oudmourte. C'est sans doute à ces manuscrits en attente de publication que fait référence A. Sjögrén : on sait qu'il a rapporté de son voyage dans les régions habitées par les Oudmourtes en 1827-28 quelques manuscrits des évangiles que lui avaient offerts par les prêtres du cru. D'abord, dans le village de Svjatickoe, c'est Afonasij Škljaev, le prêtre local, qui lui a remis une traduction de l'évangile de saint Luc. Dans le village de Sunskoe, le prêtre Ivan Anisimov, auteur des traductions des évangiles de Marc et de Matthieu en dialecte de Elabuga, s'est montré peu coopératif, lui conseillant d'aller consulter à Vjatka des traductions de meilleure qualité ; finalement Sjögrén réussit tout de même à voir les traductions d'Anisimov, qui lui offre même une copie d'une traduction partielle de l'évangile de Matthieu et lui parle de la traduction d'un catéchisme entrepris à la demande du consistoire de Vjatka. A Vjatka, les matériaux mis à disposition de Sjögrén sont effectivement de qualité : il y consulte les traductions des évangiles de Matthieu, Marc et Luc, plus une liturgie ; de plus il en rapportera la copie d'un dictionnaire russe-oudmourte de 297 p. (Branch 1973, p. 169). En juillet 1828 il s'arrête à Alnaši, en Oudmourtie du Sud, où il est reçu par le prêtre du village, Stefan Krasnoperov, traducteur d'un évangile de Luc (Zagrebin 1999, p. 24). Plus tard, à Votkinsk, le prêtre V. Blinov lui remet une copie manuscrite de la traduction de l'évangile de saint Jean (Branch 1973, p. 172, Vanjušev 1982, p. 81).

Ce qui caractérise cette période, c'est en même temps le dynamisme impressionnant des représentants locaux de l'Eglise et de l'évêché de Vjatka, manifestement intéressés à disposer d'outils de travail, et en même temps la lenteur de la procédure pour aboutir à l'impression des textes établis. Péter Domokos et d'autres auteurs soulignent que la censure aurait fait traîner en longueur la publication de certaines œuvres[7], voire aurait interdit la diffusion d'œuvres déjà éditées, comme par exemple une édition de l'évangile de Matthieu en

[7] Uvarov présente l'exemple du catéchisme, alléguant que son édition a pris vingt ans, entre 1803 et 1823, (Uvarov 1982, p. 7), ces dates, comme nous l'avons vu, n'étant pas exactes.

1847 « publiée à Glazov[8] » (Domokos 1975, p. 208). Notons en passant l'inexactitude des faits commentés. Péter Domokos se demande la raison de cette hostilité « de la censure » et suggère que des formulations d'origine profane ou trop clairement païenne, inspirées du folklore, ont pu être interprétées comme des atteintes à la pureté du texte sacré (*ibid.*). S'il est vrai que le souci d'avoir des textes de qualité et respectant le caractère sacré de l'original semble très présente dans les démarches du Saint Synode, comme le montrent les nombreuses vérifications auxquelles les textes étaient soumis, l'hypothèse de Domokos présupposerait de la part des censeurs une connaissance non seulement très fine de l'oudmourte, mais aussi de l'univers mental et de la culture spirituelle de leurs locuteurs, ce qui est tout à fait improbable. Il me semble plus logique d'expliquer les retards par le manque de motivation profonde, notamment au Saint Synode de Saint-Pétersbourg, pour les éditions en langues exotiques, qui sont restées bloquées des années par négligence et par désintérêt. L'hostilité de principe de certains ecclésiastiques a pu jouer également un rôle de frein. Par ailleurs, les procédures révèlent bien la longueur du cheminement bureaucratique à parcourir par ces textes, qui circulent dans la région pour vérification, puis sont envoyés dans la capitale, sont renvoyés dans la région, retournés au Saint Synode faute de correcteurs et ainsi de suite. Si la lenteur de ces démarches est due certainement au souci de contrôle des autorités, qui ne veulent pas laisser imprimer un texte de mauvaise qualité, elle tient aussi beaucoup à l'ignorance des langues des populations de Russie ailleurs que sur les lieux mêmes où celles-ci demeuraient : la réponse de l'Université de Kazan expliquant l'absence de spécialistes de l'oudmourte en son sein est explicite. Le 9 novembre 1844, un représentant de l'université argumente ainsi :

> « parmi les langues asiatiques enseignées à l'Université, on trouve les langues de peuples qui possèdent une remarquable littérature ancienne ou nouvelle, ou connus par leur signification passée ou présente et pour leur importance actuelle pour la Russie du fait de leur influence en Orient et

[8] Cette information est elle aussi inexacte, car les évangiles en question ont été publiés à Kazan.

> dans les relations politiques et commerciales, et enfin des langues largement utilisées en Orient, telles que l'arabe, le persan, le turco-tatar, le sanscrit, le tibétain, le mongol, le mandchou, le chinois et l'arménien ; les langues des allogènes vivant à l'intérieur de la Russie et n'ayant ni n'ayant eu aucune signification historique, scientifique, littéraire, politique ni commerciale, telles que l'oudmourte, ne font pas partie des cursus universitaires et aucun des savants professeurs au département d'études orientales ne les étudie » (Luppov 1905a, p. 615).

Notons que ce type de problème est général dès qu'il est question de langues d'importance locale : la traduction par l'archimandrite Veniamin des évangiles en nenets est restée bloquée faute d'autres spécialistes de cette langue... (Tereščenko 1959, p. 390). À tout ceci il faut ajouter une raison citée par Luppov : le manque d'expérience typographique et les problèmes qui pouvaient en résulter. Il semble clair en tout cas qu'au cours de cette première étape la traduction en langues autochtones est un élément marginal dans la politique d'ensemble de l'Eglise. Le bilan n'est pourtant pas négligeable : Domokos recense près de 6000 exemplaires de publications religieuses entre 1800 et 1850 (Domokos 1975, p. 46) ; mes calculs m'amèneraient à corriger ce chiffre à la baisse, et donneraient près de 5000.

b) La systématisation : quelques exemples d'éditions religieuses

L'étape suivante intervient dans la deuxième moitié du siècle, et le mouvement s'accélère au tournant des XIX^{e} et XX^{e} siècles : il a été recensé 104 titres entre 1874 et 1912, dont 94 issus de la commission des traductions de la société missionnaire orthodoxe, cinq de la section de Kazan de ladite commission, et cinq de celle de Glazov (Tepljašina 1965, p. 10). La première traduction des évangiles a été suivie de trois autres, publiées à Londres en 1863, à Helsinki en 1882 et de nouveau à Kazan en 1904, avec réédition en 1912 (Vanjušev 1982, p. 81).

Outre les textes eux-mêmes, les missionnaires ont voulu imprimer des outils qui leur facilitent le travail. Plus même que les textes, ce sont les ouvrages de vulgarisation religieuse qui prolifèreront au XIX^{e} siècle. On cite des recueils de prières, des hagiographies, des livres

d'heures, des histoires extraites du Nouveau et de l'Ancien Testaments (Uvarov 1982, p. 9). Ci-dessous, quelques exemples d'ouvrages que j'ai eus entre les mains.

En 1874 a été imprimé à Kazan un catéchisme de 90 pages[9], dans lequel sont contenues des histoires de l'Ancien et du Nouveau testament (54 p.) et une catéchèse sous forme de questions-réponses. Le texte se termine par des prières et des psaumes. La même année est publié, à Kazan également[10], un répertoire commenté des principales fêtes orthodoxes[11]. Dans ce deuxième ouvrage, nous trouvons une indication précieuse, celle du dialecte : il est écrit dans un dialecte du Sud. Bien que le titre du livre soit en partie en russe, cette langue n'apparaît que fort peu dans le corps de l'ouvrage, qui comporte 102 p. : un titre en oudmourte, la date de la fête et le nom de la fête en russe ouvrent chacun des courts chapitres, qui expliquent en quelques pages la nature de la fête. On y trouve traitées aussi bien les fêtes consacrées à la Vierge Marie (la naissance de la Très sainte Vierge, la Présentation au temple, l'Annonciation...) qu'au Christ (Noël, la Transfiguration, l'entrée à Jérusalem, Pâques, l'Ascension...) et autres (la Pentecôte, l'apparition de la Vierge de l'icône de Kazan). L'ouvrage se termine sur les prières à dire les jours des fêtes.

Les deux textes sont imprimés en gros caractères et forment des pages espacées, agréables à lire ; leur examen révèle le faible nombre de mots directement empruntés du russe : dans le catéchisme, outre les noms (Иисус Iisus, « Jésus », Мария Maria, « Marie », Пилат Pilat, « Pilate »), nous allons trouver les mots символ simvol, « symbole », святый svjatyj, « saint », церков(ь) cerkov(‘), « église », архіерей arhierej, « évêque », священник svjaščennik, « prêtre », псалом

[9] En russe : *Начальное учение православной христианской веры на вотском языке* (« Doctrine élémentaire de la religion chrétienne orthodoxe en votiak ») – Kazan 1874.

[10] Et à la même imprimerie, la typographie Kokovina.

[11] En oudmourte, puis en russe : *Бадӑым пражникиос* (« Grandes fêtes »). *Главные церковные праздники Господни и Богородчины. На наречии вотяков Казанской губернии* (« Les principales fêtes religieuses du Seigneur et de la Mère de Dieu. Dans le dialecte des Votiaks du gouvernement de Kazan ») – Kazan 1874.

psalom, « psaume ») ; les noms des sacrements sont présentés en russe (крщение kreščenie, « baptême », миропомазание miropomazanie, « onction », причащение pričaščenie, « communion », покаяние pokajanie, « confession », брак brak, « mariage », елеосвящение eleosvjaščenie, « extrême onction »). Nous en trouvons à peine plus dans l'ouvrage sur les fêtes : ici il est intéressant de noter l'emprunt au russe des noms des mois ; de plus on trouve des mots comme пражник pražnik, « fête », евангелией evangeliej « évangile », Les noms des fêtes ont tous été traduits ou paraphrasés par des termes intelligibles aux Oudmourtes. Ce que cette brève analyse révèle, c'est que la stratégie des missionnaires joue à plein sur la langue maternelle des lecteurs. Ce n'est pas par la similitude linguistique ou par des critères formels qu'ils tentent de promouvoir le rapprochement, c'est par l'assimilation d'un mental différent. Les termes pris au russe le sont quand ils sont tellement inhérents à la foi qu'ils apparaissent comme intraduisibles (les noms propres, les sacrements), ou encore lorsqu'il est important de faire la différence entre des réalités exprimées traditionnellement en oudmourte et relevant d'un autre système de croyances et les réalités chrétiennes (le terme pour désigner le prêtre ou l'église). Tout le reste est traduit. De ce point de vue-là, les missionnaires font œuvre de « purisme » linguistique ; ils ont dû certainement se livrer un travail terminologique colossal, inventer un nombre considérable de termes, pour arriver à exprimer les concepts de base du christianisme dans une langue pour laquelle ils étaient neufs.

Une deuxième remarque porte sur la fortune de ces inventions. La lecture de ces textes est aujourd'hui compliquée par le fait qu'une grande partie des termes utilisés ne se trouvent pas recensés dans les dictionnaires. Ceux-ci ont bien sûr délibérément omis le lexique religieux dans leurs choix : dans le dictionnaire de T. Borisov (1932) même le terme инмар (pour « Dieu »), est omis. Il faut en déduire que la disparition du religieux de l'espace culturel oudmourte après 1917 a condamné ces inventions à disparaître. Il serait intéressant de savoir

jusqu'à quel point les traductions actuelles des textes chrétiens s'inspirent ou non du travail accompli au siècle dernier[12].

En 1882 a été publié à Kazan, toujours dans la même typographie, un missel[13] en oudmourte de 97 pages. Il commence par la profession de foi du néophyte. Ce passage se présente comme une alternance de textes écrits en caractères ordinaires et de titres, explications, courtes apostrophes en italique. Là nous trouvons un mélange d'oudmourte et de russe que nous n'avions pas rencontré dans les textes précédents, et notamment l'emploi du terme Бог (Bog, « Dieu » en russe), alors que dans le reste du corps du texte on trouve régulièrement Инмар (Inmar). Certaines phrases sont totalement en russe : *Запрещает тебе Господь* (« le Seigneur t'interdit »), alors que d'autres sont entièrement en oudmourte. Elles alternent, mais je n'ai pas trouvé de phrases où les deux langues soient mélangées. Parmi les prières nous trouvons (pp. 18-19) des prières à l'intention de la famille impériale – le tsar Alexandre et Maria Feodorovna, ainsi que le tsarévitch Nicolas, prononcées au début des cérémonies de baptême et de mariage, mais pas lors des enterrements.

En 1886 et toujours à Kazan, mais dans une autre typographie[14] est paru un ouvrage encore plus épais, comportant 132 pages, rassemblant des passages chantés de la liturgie[15] (pp. 3-79) et une liturgie en russe et en oudmourte. En 1887, toujours à Kazan et dans la même imprimerie que le précédent, est paru un recueil de prières[16] de 79 pages. On y trouve les formules liturgiques les plus courantes et les prières de base orthodoxes : le Notre Père, le Credo, l'Ave Maria,

[12] C'est un linguiste, le père Mihail Atamanov, qui a entrepris de traduire la Bible en oudmourte dès la fin des années 1980, avec le soutien de la société biblique d'Helsinki. Il a publié en 1997 un Nouveau Testament (Vyl' 1997).

[13] En russe : *Требник на вотяцком языке* (« Missel en votiak »), Kazan 1882.

[14] La typographie de M.A. Čirkov.

[15] En russe : Песнопение всеобщего Бдения и божественной литургии *на вотском языке* (« Le chant liturgique de la Veillée générale et de la liturgie sacrée en votiak ») – Kazan 1886.

[16] En russe : *Сокращенный Молитвослов на вотском языке* (« Recueil abrégé de prières en votiak ») – Kazan 1887.

mais aussi les prières pour la famille impériale, pour les morts, des prières pour le matin, pour le soir, avant et après les repas, à occasion de différentes fêtes. À la fin de l'ouvrage (pp. 67-79) le calendrier avec les noms des saints pour chaque jour et celui des fêtes mobiles jusqu'en 1900 sont présentés exclusivement en russe. Par rapport à ceux que j'ai présentés, ces deux ouvrages présentent la spécificité non seulement d'avoir des titres exclusivement en russe mais aussi d'être bilingues. Ils ont été manifestement utilisés pour faciliter l'apprentissage du russe par les Oudmourtes : sur la page de gauche figure le texte russe en face duquel est présenté le texte oudmourte.

Cette forme (dont je n'ai pas trouvé mention dans les études de chercheurs oudmourtes auxquelles j'ai eu accès), appelle quelques remarques. La première est le souci didactique qui apparaît dans la présentation du texte russe : la syllabe accentuée du mot russe, dont la place peut poser problème aux Oudmourtes, habitués à accentuer la dernière syllabe, y est notée en italique. Par ailleurs la confrontation du texte russe et de sa traduction pourrait faire l'objet d'une étude intéressante de la part de linguistes. Je me contenterai de noter la longueur de la traduction par rapport à l'original. Le texte russe est beaucoup plus aéré et il a fallu parfois laisser une demie page blanche à gauche pour permettre au texte oudmourte de « rattraper » son original. Cela s'explique sans doute par la difficulté qu'ont rencontrée les auteurs à rendre précisément en oudmourte les idées exprimées dans le texte russe : ils ont dû souvent faire appel à la paraphrase, ou encore à la création d'expressions nouvelles pour rendre des notions exprimées en russe par des noms simples.

En même temps, il y a eu quelques traductions de textes profanes. Uvarov souligne le caractère original de ces travaux :

> « la transposition de la culture russe ne s'est pas faite mécaniquement : la langue de l'original a été oudmourtisée, surtout quand les textes traduits n'étaient pas canoniques, mais à contenu profane » (Uvarov 1982, p. 9).

Sans donner de références précises, il mentionne à partir des années 1870, c'est à dire fort tôt, des textes didactiques tels que « La santé, notre richesse », « Les livres, nos amis » (Uvarov 1982, p. 40).

7. LES TEXTES DE FOLKLORE

Les expéditions destinées à collecter de la tradition orale ont permis de noter un nombre considérable de textes en oudmourte, qui par la suite serviront à de multiples usages : l'étude des langues finno-ougriennes dans les universités européennes, mais aussi, à partir de la fin du XX^{e} siècle, la réappropriation par les Oudmourtes de leur propre oralité... En tout cas il n'est pas possible de passer sous silence dans cette revue des formes les plus enciennes d'écriture ces transcriptions, même si, comme les œuvres des tout débuts, elles n'auront pas d'effet immédiat sur les populations.

Ici aussi il va falloir relever deux catégorie de chercheurs sur le terrain : les Hongrois-Finnois-Estoniens d'une part, les Russes de l'autre. Sans oublier que Finnois et Estoniens font partie à l'époque de l'Empire russe, et que certains d'entre eux travaillent pour des institutions liées à l'empire (c'est ainsi que la recherche russe s'est appropriée les travaux de M.A. Castrén), je prends le risque de les considérer comme une catégorie à part avec les Hongrois, qui, eux, ne sont pas dans l'empire : c'est que leur démarche, leur motivation sont analogues, alors qu'elles diffèrent radicalement de celles des chercheurs russes. Ces derniers demeurent en effet représentants de l'ethnie dominante, ressentie comme telle, et sont porteurs d'une idéologie de « civilisateurs ». Ils veulent mieux connaître les populations qui forment l'empire et donc c'est en général à l'ethnologie et au folklore qu'ils se rattachent. Les chercheurs finno-ougriens, eux, sont à la recherche de leurs racines, et portent sur des peuples de la même famille linguistique un regard complètement différent de celui des colonisateurs. Leur intérêt, d'ailleurs, est souvent avant tout réflexif : c'est eux-mêmes qu'ils cherchent à travers l'Autre.

Souvent, les Russes qui ont relevé les textes de folklore sont aussi ecclésiastiques et missionnaires. D'autres sont liés au système d'enseignement, comme l'inspecteur des écoles populaires (народные училища narodnye učilišča) de l'uezd de Sarapul, V. Košurnikov, qui

présente[17], comme matériau linguistique à l'appui de ses réflexions, sept devinettes, huit proverbes et une chanson.

Il y a aussi le travail d'ethnographes professionnels russes, comme N.G. Pervuhin, qui collecte des matériaux d'oralité dans la région de Glazov. En 1888, il publie un article[18] illustré par d'abondants textes de folklore. La même année il publiera sous le même titre une série de trois ouvrages[19], intitulés *Esquisses*. La première esquisse est consacrée à « l'ancienne religion des Votiaks d'après les traces qu'elle a laissées dans les légendes contemporaines »[20], la deuxième est consacrée aux rituels des anciens Votiaks[21] : dans ces deux ouvrages, les informations recueillies sous forme de contes, de légendes ou de récits sont intégrées en russe dans le texte russe de l'auteur (1ère esquisse), la deuxième esquisse ne reposant pas sur des matériaux textuels. En revanche la troisième esquisse[22] est entièrement consacrée à des textes de la tradition orale éclairant les croyances oudmourtes : on y trouve présentés sur deux colonnes, à gauche en oudmourte et à

[17] Dans un article intitulé – en russe – « Быт вотяков Сарапульского уезда Вятской губернии » (« La vie des Votiaks de l'*uezd* de Sarapul dans le gouvernement de Vjatka »), *Ученые Записки Казанского Университета* (« Mémoires savantes de l'Université de Kazan »), 1881/1-2, pp. 1-44.

[18] En russe : Первухин Н.Г. (Pervuhin, N.G.), « Эскизы преданий и быта инородцев Глазовского уезда » (« Esquisses sur les légendes et sur la vie des allogènes de 'l'uezd de Glazov »), *Вятские губернские ведомости* (« Nouvelles du gouvernement de Vjatka »), 1888.

[19] En russe : Первухин Н.Г. (Pervuhin, N.G.), *Эскизы преданий и быта инородцев Глазовского уезда* (« Esquisses sur les légendes et sur la vie des allogènes de 'l'uezd de Glazov »), Vjatka 1888.

[20] En russe : *Древняя религия вотяков по ее следам в современных преданиях* (« L'ancienne religion des Votiaks d'après les traces qu'elle a laissées dans les légendes contemporaines »).

[21] En russe : *Идоложертвенный ритуал древных вотяков по его следам в рассказах стариков и в современных обрядах* (« Le rituel idolâtre des anciens Votiaks d'après les traces qu'il a laissé dans les récits des vieillards et dans les rituels contemporains »).

[22] En russe : *Следы языческой древности в образцах произведений устной народной поэзии (лирических и дидактических)* (« Les traces du passé païen des Votiaks dans des échantillons d'oeuvres de poésie populaire / lyriques et didactiques »).

droite en russe, les textes de 27 prières, 25 chansons originales et 7 empruntées aux Russes (dont le texte est censé être en russe, mais parfois n'est compréhensible ni par les Russes ni par les Oudmourtes), 35 proverbes et 165 devinettes. Pour chacun des textes, l'auteur prend le soin d'indiquer le village d'origine, mais nous ne savons rien en revanche sur les informateurs eux-mêmes.

Enfin, à la fin du XIX[e] siècle, B. Gavrilov, auteur d'un recueil[23] qui comporte 172 devinettes, 14 contes, 5 prières et de nombreuses chansons notées pour la plupart dans la région de Malmyž et de Kazan, pour certaines dans l'uezd de Glazov (Tepljašina 1965, p. 13), est, comme G. Vereščagin, missionnaire.

Faute de système unifié, ces collecteurs utilisent des moyens empiriques et cherchent, chacun à sa façon, de résoudre les problèmes de transcription des phonèmes spécifiques de l'oudmourte. Dans certains cas, comme celui de Pervuhin, les difficultés d'interprétation sont telles qu'elles rendent l'utilisation de ces matériaux comme sources linguistiques particulièrement malaisée (Tepljašina 1965, p. 16).

Les chercheurs issus des peuples finno-ougriens se sont livrés à des travaux de terrain souvent longs et détaillés, qui ont donné lieu à des publications soit immédiates, soit posthumes. C'est ainsi que Munkácsi publie son premier recueil dès 1887[24] ; mais les textes collectés par lui finiront de paraître seulement en 1952, grâce au travail de D. Fokos-Fuchs[25].

Les chercheurs finlandais ont accordé une grande attention au pays oudmourte : Sjögrén, mentionné ci-dessus, y a fait une longue expédition destinée à recueillir des informations sur les Oudmourtes et à collecter des traductions en oudmourte des textes sacrés. Si Castrén

---

[23] En russe : Гаврилов, Б. (Gavrilov B.), Произведения народной словесности, обряды и поверья вотяков Казанской и Вятской губерний (« Œuvres d'oralité populaire, rituels et croyances des Votiaks du gouvernement de Vjatka »), 1880.

[24] En hongrois : *Votják népköltészeti hagyományok* (Les traditions de la poésie populaire votiake), Budapest 1887.

[25] En allemand : Volksbrauche und Volksdichtung der Wotjaken, *MSFOu* 102, Helsinki 1952.

traverse le pays oudmourte dans ses voyages en direction du Nord (1845-49), il ne prend pas le temps d'y collecter des textes. En revanche Torsten Aminoff, après une expédition organisée en 1878 et au cours de laquelle il étudie en détail les croyances oudmourtes, s'intéresse également à la langue : cet intérêt aboutit, en 1886, à la publication d'un recueil d'échantillons de langue[26]. Yrjö Wichmann est sans doute le chercheur finlandais qui a le plus publié de textes recueillis sur le terrain : nous lui devons deux volumes de folklore oudmourte[27] et une chrestomatie à but éducatif[28]. C'est là le résultat des deux expéditions qu'il a réalisées en pays oudmourte, la première en 1891-92, la deuxième en 1894 (Zagrebin 1999, p. 37-45).

L'objectif de ces chercheurs était moins de découvrir la culture des peuples qu'ils étudiaient que de relever les formes les plus anciennes existant dans leurs langues, de manière à avoir des matériaux le plus proches possibles de la protolangue commune, qui était au centre de leurs préoccupations. Leurs recherches étaient ciblées : ils nous laissent ainsi le témoignage de l'état le plus archaïque préservé à leur époque, ce qui est historiquement précieux, mais ils ont omis de relever dans leurs travaux de terrains les traits les plus contemporains. On ne peut donc pas déduire de leurs notations quel était l'état de la langue courante à leur époque.

Telles sont les formes d'écriture relevées jusqu'au début du XX^{e} siècle. Épuisent-elles pour autant le sujet ? Ce sont là les témoignages des documents qui sont parvenus jusqu'à nous. Nous ne pouvons pas exclure l'existence d'autres formes d'écriture en oudmourte dont les manifestations se seraient perdues.

Une des possibilités que les auteurs soviétiques ne se sont pas privés de relever est que lors de la révolte de Pugačev, à laquelle les Oudmourtes ont participé comme les autres peuples allogènes de la

[26] En finnois : Wotjakilaisia kielinäytteitä (Échantillons de langue votiake), *JSFOu*, vol. 1, 1886, S. 32-55.

[27] En allemand : *Wotjakische Sprachproben : Lieder, Gebete und Zauberspruche*, Helsingfors 1893 ; *Wotjakische Sprachproben : Sprachwörter, Ratsel, Märchen, Sagen und Erzählungen*, Helsingfors 1901.

[28] En allemand : *Wotjakische Chrestomatie mit Glossar*, Helsingfors 1901.

région, il y ait eu des matériaux de propagande écrits en oudmourte et destinés à la population oudmourte. Nous savons par exemple que parmi les rebelles il se trouvait des Oudmourtes instruits, dont, par exemple, un certain B. Ivanov (Grišina 1976, p. 73). Domokos non plus n'exclut pas cette possibilité, même s'il n'y apporte aucune preuve à l'appui de cette hypothèse (Domokos 1975, p. 209).

8. UN BILAN

Tout ce qui précède montre bien que le XIX^{e} siècle a connu un nombre non négligeable de publications faisant appel à la langue oudmourte, alors même que celle-ci n'avait aucun statut officiel. L'appréciation portée sur ces œuvres est une question de point de vue. Les chercheurs soviétiques se sont appliqués les uns à en déprécier la portée – manque de normalisation de la langue, éparpillement dialectal (Vahrušev 1975, p. 45) – ainsi que le contenu religieux (Škljaev 1979, p. 10). Si ces positions n'ont toujours pas encore été ouvertement et directement contestées jusqu'à la toute dernière période, certains auteurs ont démontré l'intérêt des productions du XIX^{e} siècle tout simplement en se consacrant à leur étude (Anatolij Uvarov, en partie aussi Foma Ermakov). Ils se sont livrés à des calculs sur le nombre de textes publiés avant 1917. Leurs résultats sont contradictoires : Ermakov parle d'abord de 216 textes (Ermakov 1976, p. 83), puis, vingt ans plus tard, de plus de 220 (Ermakov 1997, p. 13), Alatyrev de plus de 250 (Alatyrev 1970, p. 5), publiés pour la plupart à Kazan et Vjatka. Il est vrai nous ne pouvons pas prétendre avoir connaissance de tous les matériaux qui ont existé, compte tenu des péripéties historiques qui ont affecté les bibliothèques et aussi du fait que les éditions en langue oudmourte n'étaient pas forcément considérées comme dignes d'être préservées.

Au-delà des considérations quantitatives, nous sommes frappés par la faiblesse des études qualitatives sur ce patrimoine. Quelques chercheurs ont consacré du moins une partie de leurs travaux à l'étude de la langue : Karakulov, qui s'est intéressé aux dialectes, Nasibullin, qui a étudié la présence d'emprunts russes dans la langue de ces publications. C'est peu. Le simple examen superficiel des textes

révèle la nécessité d'étudier en profondeur la langue et notamment la technique de la périphrase utilisée par les traducteurs.

La raison de cette lacune est sans doute la dépréciation générale dans laquelle ces textes étaient tenus, et l'opinion généralisée selon laquelle ils sont de mauvaise qualité : il est fréquent de trouver des remarques sur le fait qu'ils ne sont pas compréhensibles par les Oudmourtes, qu'ils auraient été établis par des missionnaires qui ne connaissaient pas la langue. Cette dernière affirmation est contredite par les faits. Kuz'ma Andreev (né en 1857), fondateur de l'école normale de Karlygan, fait la remarque suivante :

> « À l'école de Sardebaš j'ai entendu parler de livres en votiak. Grâce à un enseignant j'ai reçu de Kazan mes premiers livres en votiak. Dès que je les ai reçus – je ne savais comment exprimer ma joie, et depuis, je n'ai plus lu en russe ni en tatar, j'ai lu mes livres oudmourtes jusqu'à ce que je les connaisse par cœur » (Frolova 1996 : 27).

Les traducteurs sont pour la plupart en effet des Oudmourtes instruits, ceux qui ont fait des études dans les écoles pour les Tatars chrétiens et au séminaire de Kazan. Ils ont pu trouver aux problèmes de transcription de leur langue des solutions diverses, plus ou moins satisfaisantes, mais il est peu vraisemblable qu'ils aient été ignorants de leur langue. Domokos pense que dès le tout début des Oudmourtes ayant fait des études ont été associés à l'établissement des traductions (Domokos 1975 : 160). Par ailleurs, les tests que j'ai faits en 2001 auprès d'une jeune informatrice oudmourte[29] confirment cette impression : bien des textes du dernier tiers du XIX^{e} siècle sont encore tout à fait intelligibles, parfois même plus que des textes d'auteurs des années 1920.

Il faut s'arrêter un moment sur les caractéristiques de la langue qui constitue l'héritage sur lequel les tout premiers hommes de plume oudmourtes s'appuieront quand ils se mettront à écrire dans leur langue. Les différentes époques ont été frappées par des traits différents.

La première tendance, celle des dialectologues, a été de souligner le caractère dialectal des textes du XIX^{e} siècle. Les traductions en

[29] Irina Orehova, 26 ans, étudiante à l'Université de Tartu (Estonie).

effet tiennent compte du dialecte de leurs destinataires. Il me semble que Péter Domokos n'est pas entièrement équitable en expliquant cette caractéristique par le principe « diviser pour régner » (Domokos 1975, p. 164). Le souci de la mission de Kazan était avant tout de christianiser. Cela ne pouvait se faire efficacement, suivant les convictions d'Il'minskij, que dans la langue qui parlait « au cœur » des personnes à convertir. En l'absence de toute langue oudmourte unifiée préalable, il est naturel que les missionnaires n'aient pas entrepris de créer une langue ressentie par leurs ouailles comme artificielle. C'est ainsi que les traductions publiées par la Commission des traductions de la région de Glazov le sont dans le dialecte de la région, donc en oudmourte du Nord (Tepljašina 1965, p. 10). Ces textes présentent un intérêt certain pour l'étude historique des dialectes : les auteurs ont clairement transcrit les formes auxquelles ils étaient habitués.

Les recherches de ces dernières années ont pourtant conduit les chercheurs dans une autre direction : au lieu de rechercher principalement les traits spécifiques des traductions (lesquels, comme nous l'avons vu, existent vraiment), ils se sont demandés s'il y avait des éléments qui, déjà, pouvaient annoncer une langue normalisée. Or Karakulov a démontré que malgré la présence de traits dialectaux dans les textes du XIX^{e} siècle, leur langue révèle que les traducteurs voulaient être compris du plus grand nombre. Cela les a amenés à introduire des doublons, à éviter les formes trop étroitement régionales (Karakulov 1987, p. 105). Ces caractéristiques, qu'il relève dès 1847 et jusqu'à textes d'Islent'ev, sont particulièrement frappantes chez les auteurs de la toute dernière période, notamment chez I. Miheev, l'un des premiers écrivains oudmourtes, particulièrement tourné vers la didactique. Son activité de traducteur se situe au début de ce siècle : sa traduction des évangiles est parue en 1904. Ses traductions et ses manuels étaient particulièrement appréciés : conscient des divergences dialectales, Miheev incluait des explications des termes les plus marqués entre guillemets et ajoutait également des notes explicatives (Karakulov 1987, p. 107, Uvarov 1994, p. 96).

Avec la fin du XIX^{e} siècle, la période des prémisses se trouve dépassée : après bien des tâtonnements convergents, l'oudmourte est devenu une langue écrite, permettant l'expression de notions complexes et maîtrisée par une petite couche de personnes instruites.

Celle-ci a grandi sous l'autorité de maîtres orthodoxes, qui entendaient bien voir leurs enseignements mis à profit dans l'esprit qui était le leur et pour les objectifs qui les animaient : faire des Oudmourtes de bons sujets dévoués au tsar et au christianisme. Mais une fois que ces intellectuels ont eu maîtrisé l'outil que représentait la langue écrite, ils l'ont utilisé à leur guise, et la plupart s'éloigneront de leurs enseignants et de leur orientation, et mettront cet outil au service d'autres idéaux. Mais ce sera là l'objet d'une autre étude.

BIBLIOGRAPHIE

Alatyrev 1976 = Алатырев В.И. «Первая научная грамматика 1775 года и развитие удмуртского языкознания», *200 лет удмуртской письменности*, Ижевск 1976, стр. 15-36.

Branch Michael, 1973, *A.J. Sjögrén, Studies of the North, MSFOu* 152, Helsinki 1973.

Domokos Péter, 1975, *A votják irodalom története*, Budapest 1975.

Ermakov 1976 = Ермаков Фома Кузьмич, «Характеристика дореволюционных удмуртских изданий», *200 лет удмуртской письменности*, Ижевск 1976, стр. 83-87.

Ermakov 1997 = Ермаков Фома Кузьмич, *Реализм в дореволюционной удмуртской литературы*, Ижевск 1997

Frolova 1996 = Фролова Г. Д., «Национальная школа в Удмуртии до 1917 года», *Из истории народного образования Удмуртии. Сборник статей и документов*, Ижевск 1996, стр. 4-65.

Il'in 1929 = Ильин Яков Ильич, *Рой книг. Собрание книг и статей об удмуртах (вотяках) областных и внеобластных (с 1762 до роловину 1928 г..)*, Ижевск 1929.

Il'minskij 1898 = (Ильминский Н.И.) *Письма Н.И. Ильминского (к оберпрокурору Святейшего Синода Константину Петровичу Победоносцеву)*, Казань 1898.

Imi 1978 = *Ими гордится удмуртская земля (Деятели науки и техники,)* Ижевск 1978.

Isanbaev 1959 = Исанбаев Н.И., « Марийский язык », *Младописьменные языки народов СССР*, Москва-Ленинград 1959, стр. 439-454.

Istorija 1987 = *История удмуртской советской литературы. Том I*, Устинов 1987.

Ivanov Ivan, 1997 « Some Problems of Formation and Functioning of the Mari Literary Language » *Linguistica Uralica* XXXIII, Tallinn 1997/1, lk.41-50.

Karakulov 1987 = Каракулов, Б.И., « О диалектных особенностях памятников удмуртской письменности XIX века », *Пермистика : Вопросы диалектологии и истории пермских языков*, Ижевск 1987, стр. 103-107.

Kel'makov 2001 = Кельмаков Валентин Кельмакович, *Очерки истории удмуртского языкознания*, Ижевск 2001.

Kirillova 1995 = Кириллова Л.Е., « От редактора », *З. Кротов. Удмуртско-русский словарь*, Ижевск 1995, стр. V-VI.

Luppov 1905 = Луппов Павел Николаевич, « О первых вотских переводах источников христианского вероучения (I) », *Православный собеседник*, 1905/6, стр. 386-391.

Luppov 1905a = Луппов Павел Николаевич, « О первых вотских переводах источников христианского вероучения (II) »,, *Православный собеседник*, 1905/7-8, стр. 603-620.

Luppov 1911 = Луппов Павел Николаевич, *Христианство у вотяков в I половине XIX века*, Вятка 1911.

MacKenzie David, Curran Michael, 1982, *History of Russia and the Soviet Union*, Homewood 1982.

Marlit 1989 = *История марийской литературы*, Йошкар-Ола 1989.

Pengitov 1964 = Пенгитов Н.Т, « Пути развития марийского литературного языка », *Вопросымарийского языкознания*, вып. I, Йошкар-Ола 1964, стр. 4-16.

Pisateli Mari 1976 = Александров А., Беспалова Г., Васин К., *Писатели Марийской АССР. Биобиблиографический справочник*, Йошкар-Ола 1976.

Pozdeev 2001 = Поздеев Петр Кириллович, « И Кирилл, и Мефодий », *Заповеденная песня*, Ижевск 2001, стр. 43-50.

Prokop'ev 1905 = Прокопьев, К., « Школьное дело среди инородцев Казанского края при императоре Александра I », *Православный собеседник*, 1905/5, стр. 171-176.

Saharnyh 2001 = Сахарных Денис, *Возникновение и развитие удмуртской письменности (культурно-исторический аспект)*, Удмуртский Государтсвенный университет, Историсеский факультет , Ижевск 2001.

Suvorova 1990 = Суворова З.В., *Педагогические идеи удмуртского просветителя И.С. Михеева*, Ижевск 1990

Škljaev 1979 = Шкляев Александр Григорьевич, *На подступках к реализму. Удмуртская литература, литературное движение и критикав 1917-1934 гг.*, Ижевск 1979

Škljaev 1992 = Шкляев Александр Григорьевич, « В начале начал. Где истоки удмуртской литературы », *Времена литературы – времена жизни*, Ижевск 1992, стр.9-22.

Tarakanov 1959 = Тараканов Иван Васильевич, « О первой научной грамматики удмуртского языка », *Записки*, Вып. 19, Ижевск 1959, стр. 149-167.

Tepljašina 1965 = Тепляшина, Т.И., *Памятники удмуртской письменности XVIII в.,* Москва 1965.

Tepljašina 1995 = Тепляшина, Т.И., « Об удмуртско-русском Захария Кротова », *З. Кротов. Удмуртско-русский словарь*, Ижевск 1995, стр. VII-XX.

Toulouze Eva 1999, « The Beginning of a Written Culture by the Uralic Peoples of the North », *Pro Ethnologia 6. Arctic Studies* 2, Tartu 1999, pp. 52-85. http://www.erm.ee/?node=160

Toulouze Eva 2003, « Y a-t-il eu une écriture oudmourte dans des temps reculés ? », *Études finno-ougriennes* N° 35, Paris 2003, pp. 57-84

Toulouze Eva 2004, « Mission et école dans la région de la Volga au XIX^{e} siècle : l'œuvre de Nikolaj Ilminski », *Etudes finno-ougriennes* N°36, 2004, pp.7-46

Tereščenko 1959 = Терещенко Наталья Митрофановна, « Самодийские языки » *Младописьменные языки народов СССР*, Москва-Ленинград 1959, стр. 380-399.

Uvarov 1982 = Уваров Анатолий Николаевич, « К вопросу о становлении жанров удмуртской литературы дооктябрьского периода », *Об истоках удмуртской литературы*, Ижевск 1982, стр. 5 -51.

Uvarov 1984 = Уваров Анатолий Николаевич, « Гуманистический пафос книг для чтения удмуртских просветителей конца XIX – начала XX вв. », *Вопросы истории и поэтики удмуртской литературы и фольлора*, Ижевск 1984, стр. 5-27.

Vahrušev 1975 = Вархушев В.М., « К вопросу о формировании и развитии удмуртского литературного языка », *Вопросы удмуртского языкознания*, вып. 3, Ижевск 1975, стр. 42-55.

Vahrušev 1975a = Вархушев В.М., « Первая удмуртская грамматика и развитие удмуртской лингвистики », *Вопросы удмуртского языкознания*, вып. 3, Ижевск 1975, стр. 3-23.

Vahrušev 1976 = Вархушев В.М., « Формирование и развитие удмуртского литературного языка », *200 лет удмуртской письменности*, Ижевск 1976 – стр.37-43.
Vahrušev 1988 = Вархушев В.М., *Удмуртская лексикография*, Ижевск 1988.
Vanjušev 1982 = Ванюшев Василий Михайлович, « О творческом наследия Г.Е.Верещагина », *Об истоках удмуртской литературы*, Ижевск 1982, стр. 52-86.
Zagrebin 1999 = Загребин Алексей Егорович, *Финны об удмуртах. Финские исследователи этнографии удмуртов XIX – первой половины XX в.*, Ижевск 1999.
Znamenskij 1896 = Знаменский, Петр, *Учебное руководство по истории русской церкви*, Санкт-Петербург 1896.

RÉSUMÉS

The beginning of written form of Udmurt

In this article, the author concentrates on the first forms of written Udmurt, from word lists compiled by the explorers up to the missionaries' publications. All these forms – isolated words, grammars and dictionaries, textbooks, poems praising the tsarina, translations from the Bible and religious texts – have contributed to the development of a literary Udmurt language. By the end of the 19th century it had become an efficient tool, equal to the task of literary creation. The first part of this article has been published in the previous n°41. This part is dedicated to translations and folkore texts.

Kirja algus udmurtide juures

Artiklis kirjeldatakse esimesi udmurdi kirjakeele vorme, alates 18. sajandi reisijate ja maadeavastajate poolt koostatud sõnade nimekirjadest ja lõpetades misjonäride poolt avaldatud raamatutega. Kõik need vormid – üksikud sõnad, grammatikad ja sõnaraamatud, keisrinnat kiitvad luuletused, Piibli- ja usutekstid, õpikud – aitasid kaasa sellele, et 19. sajandi lõpuks tekkis selline kirjakeel, mis sobis udmurdikeelse originaalskirjanduse loomiseks. Artikli esimene osa ilmus eelmises, n°41 numbris. Siin vaadeldakse lähemalt tõlkeid ja rahvaluule tekste.